

Missa est

Initiation à la
messe romaine



Laurent–Marie
Pocquet du Haut–Jussé

MISSA EST
Initiation à la messe romaine

Laurent-Marie Pocquet du Haut-Jussé

MISSA EST

Initiation
à la messe romaine

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Dieu pour le plus grand bien spirituel du peuple qui lui est confié.

Le manipule signifie tout à la fois la dignité des ministres supérieurs (sous-diacre, diacre et prêtre) et la mission spirituelle qui leur est confiée. *Manipulum* signifie en latin gerbe et nous pouvons y voir une allusion au travail des semailles qui se font dans les larmes et à la moisson qui se récolte dans la joie, selon ce qui est dit dans le psaume 125.

En revêtant l'étole, symbole du sacrement de l'Ordre, le prêtre demande à Dieu le don de l'immortalité qui a été perdue par le péché de nos premiers parents, cette immortalité qui nous est justement rendue par la célébration des sacrements.

Enfin, il revêt la chasuble, l'ornement propre de la célébration du sacrifice de la messe, qui manifeste la charité de Dieu enveloppant le monde, couvrant nos péchés par sa miséricorde, faisant de nous des hommes nouveaux. La prière qui accompagne la prise de la chasuble rappelle que nous devons prendre sur nous le joug du Seigneur pour permettre un jour à notre propre chair ressuscitée de recevoir en plénitude la gloire du Christ ressuscité.

Le manipule, l'étole et la chasuble sont de la couleur liturgique du temps. La liturgie romaine en connaît aujourd'hui six : blanc pour le temps de la nativité et le temps pascal, pour les fêtes du Seigneur, de la Vierge Marie et des saints, vert pour les dimanches après la Pentecôte et l'Épiphanie, violet pour les temps de pénitence et de préparation, comme l'avent, la septuagésime, le carême et les messes des quatre-temps ou encore les vigiles des grandes fêtes, le rose qui peut être employé le troisième dimanche de l'Avent et le quatrième dimanche de Carême, qui atténue le violet pénitentiel, pour rappeler aux fidèles que ces temps liturgiques nous préparent à la joie de Noël ou de Pâques ; rouge, pour les messes du Saint-

Esprit, du précieux sang, ou pour les mémoires des martyrs. Noir, enfin, pour les funérailles. L'or peut remplacer, lors des solennités, toutes les couleurs sauf le violet et le noir.

Enfin, il est de coutume, une fois que le prêtre a revêtu les ornements et que les ministres se sont mis en ordre d'entrée, de marquer encore quelques instants de silence. Chacun peut, à cette occasion, rendre grâce pour la grande œuvre qui va s'accomplir durant cette liturgie, demander au Saint-Esprit sa présence pour accomplir au mieux son office propre et s'unir à l'intention spéciale en faveur de qui cette messe est offerte.

L'entrée dans l'église peut alors commencer, marquant ainsi le véritable début de la célébration.

5. La procession d'entrée

Une fois le peuple assemblé, une fois les ministres préparés, la procession d'entrée peut débiter. Le célébrant donne l'ordre du départ et le cortège quitte la sacristie pour gagner le chœur de l'église.

L'Église, dans sa liturgie, prévoit, par ailleurs, un certain nombre de processions solennelles, comme celle de la Chandeleur, le 2 février, celle du dimanche des Rameaux, du Jeudi Saint au reposoir, celle de la Fête-Dieu, ou encore, la procession des Rogations pour demander à Dieu la bénédiction et l'abondance des fruits de la terre. Nous pouvons ajouter en France la procession du 15 août en l'honneur de la Vierge Marie en son mystère de compassion et d'assomption. Mais dans ce cas, l'ensemble du peuple chrétien guidé par ses prêtres se déplace, « c'est une assemblée liturgique en marche que le clergé guide et préside¹. » Il était d'ailleurs d'usage, dans beaucoup de paroisses de France, de faire précéder ou suivre la grand-messe par une procession de tous les fidèles, procession durant laquelle on chantait des psaumes, des antiennes ou des litanies. Il en va encore ainsi dans plusieurs monastères. Dans certains villages, nous trouvons à proximité de l'église paroissiale, une « rue de la procession », vestige de cette antique coutume.

La procession est comme le symbole expressif de ce qu'est la vie du chrétien : une marche, un pèlerinage à la suite du Christ et en communion avec tous les membres de l'Église. Le peuple d'Israël prend possession de la Terre sainte en procession, il accompagne ainsi l'arche de l'alliance au moment de la dédicace

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

9. La salutation et la collecte

Nous parvenons maintenant à la conclusion de la première partie de la messe avec la salutation du prêtre adressée au peuple assemblé et l'oraison ou prière de collecte.

À la fin du chant du *Gloria*, le prêtre monte à l'autel qu'il vénère en l'embrassant. En effet, l'autel représente le Christ, celui qui répand sur tout le peuple sa grâce, son amour, son pardon et sa paix. Le prêtre ne peut nous communiquer que ce qu'il reçoit de Dieu et il ne peut prier pour nous efficacement que si, par le sacrement de l'ordre, il est identifié à Jésus-Christ, l'unique prêtre de la Nouvelle alliance. Après avoir donc vénéré l'autel, il se tourne vers l'assemblée en lui disant : *Dominus vobiscum !* « Le Seigneur avec vous ». Je ne crois pas qu'il faille trop vite introduire ici un subjonctif (« le Seigneur soit avec vous ! »). Nous sommes plutôt devant un constat : c'est le Christ sauveur qui nous rassemble. Mais c'est aussi une injonction, un rappel : soyez attentifs, soyez présents non seulement de corps mais aussi d'esprit. Ce qui va se passer maintenant est très important. Ce n'est pas rien que de s'adresser à Dieu comme à un Père. Mais comme nous ne savons pas prier, nous sommes invités à faire nôtre la prière de Jésus lui-même, prière qu'il nous communique par son Saint-Esprit. Le Sauveur répond par et dans la liturgie à la prière que lui adressèrent ses disciples : « Seigneur, apprenez-nous à prier ! »

Notre réponse manifeste bien notre vigilance et notre attention : *Et cum spiritu tuo*. L'esprit désigne ici la partie la plus noble de l'homme, la fine pointe de son âme, le lieu de la

rencontre avec son Créateur et son Sauveur, le sanctuaire où seul l'Esprit de Dieu peut entrer.

À l'occasion de certains temps liturgiques, comme aux Quatre-temps ou en Carême, nous sommes mêmes invités à nous mettre à genoux quelques instants par le prêtre ou le diacre, afin de mieux unir nos cœurs à la demande que l'Église va adresser à Dieu, sous la forme d'une oraison. Le mot même d'oraison vient du latin *oratio* : il s'agit d'une parole officielle, publique et solennelle. On l'appelle aussi prière de collecte. Le mot vient du verbe latin *colligere*, qui signifie « rassembler ». De fait cette prière est dite sur et pour le peuple rassemblé pour l'acte liturgique. Mais aussi cette prière publique de l'Église rassemble en une seule formule toutes les intentions qui habitent notre cœur et donne à notre prière une dimension universelle et éternelle.

Voilà pourquoi il est très important que nous nous nourrissions spirituellement du contenu de cette première prière que nous offre la liturgie. La plupart ont été composées dans la grande période de la liturgie, après que l'on soit passé à Rome du grec à la langue latine. Même sans être latiniste, et pourvu qu'elles soient correctement prononcées et proclamées, elles nous frappent par leur style et leur rythme. Elles sont caractéristiques de la liturgie romaine : équilibre, sobriété, sens du mot juste, refus de toute marque trop sentimentale ou affective. Elles ont toujours un contenu doctrinal d'une très grande richesse bien qu'exprimé en peu de mots. Elles ont souvent la même structure : tout d'abord on donne un titre à Dieu. Puis nous formulons un motif d'action de grâce ou de gratitude concernant Dieu, sa nature et son œuvre, sur lequel nous nous appuyons pour exprimer notre demande. Enfin nous concluons en évoquant le Seigneur Jésus-Christ puisque c'est Lui qui adresse au Père la plus belle prière qui soit : l'offrande

de toute sa vie d'homme pour obtenir de son Père le pardon et la réconciliation en faveur de nous tous, ses pauvres frères, misérables pécheurs. De même le Saint-Esprit est mentionné parce que c'est Lui qui nous apprend à prier et qui inspire à l'Église ce qu'elle doit dire dans sa prière liturgique pour obtenir de Dieu le bienfait de sa bénédiction

Le prêtre prononce la prière les « bras étendus », c'est-à-dire dans l'attitude dite de l'orant. Cela rappelle l'attitude de Jésus en croix et, plus généralement, de celui qui prie Dieu en suppliant, comme Moïse ou le saint roi David. On se reconnaît ainsi pauvre, désarmé, incapable par nous-mêmes de faire le bien et attendant tout de la miséricorde divine.

Enfin, l'oraison se conclut par un Amen solennel. Là encore, il ne s'agit pas d'une formule de souhait (Ainsi soit-il !) mais bien une profession de foi, l'affirmation que nous ratifions de toute la force dont nous sommes capables, ce qui vient d'être dit en notre nom et en notre faveur : Il en est ainsi. Cela est vrai. J'engage toute ma vie sur cette parole. Ainsi, dans l'Évangile selon saint Jean, Notre Seigneur affirme : *Amen, Amen, je vous le dis*. Il s'agit là d'une parole de révélation dite avec l'autorité même de Dieu et garantie par le Saint-Esprit, l'Esprit qui conduit l'Église et chacun de nous à la vérité tout entière.

Cette première prière constitue comme le sommet de la préparation à la messe. Nous voyons comment toutes ces étapes : le rassemblement en un lieu à l'appel du Christ qui nous convoque, l'imploration pour le pardon de nos péchés par le rite de l'eau et le Confiteor, la préparation de nos cœurs par les prières au bas de l'autel, l'invocation du Nom du Christ, notre Sauveur, dans le *Kyrie*, la reconnaissance des bienfaits de Dieu dans le chant du *Gloria*, tout cela aboutit à pouvoir adresser à Dieu, dans la joie d'un cœur purifié, une prière qu'il peut exaucer. Nous sommes alors disposés à écouter avec fruit la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

14. Le chant du *Credo*

Après l'homélie, le prêtre revêt de nouveau la chasuble et il entonne le *Credo*, la profession de foi. Il est bon que ce *Credo* soit chanté et proclamé par l'ensemble des fidèles. En effet il constitue comme une réponse à la Parole de Dieu qui vient de nous être communiquée dans les lectures et expliquée dans l'homélie. Il s'agit d'un chant d'action de grâce pour le don de la foi : les vérités sur Dieu et sur son œuvre que l'Église nous enseigne sont au cœur de notre vie. C'est notre trésor, la raison même de notre présence en ce monde, la promesse de notre vocation surnaturelle. Il n'y a rien de plus important pour nous que de savoir que Dieu existe et qu'Il nous aime.

Au début du christianisme, la profession de foi a pris sa place dans la liturgie du baptême : avant d'être baptisé, le catéchumène devait proclamer sa foi en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Voilà pourquoi, dans le *Credo*, nous employons la première personne du singulier, *credo*, « je crois », alors que c'est tous ensemble que nous faisons cette proclamation. Dès l'origine, dans la prédication, les apôtres et leurs successeurs ont eu le souci de résumer en quelques formules rapides et faciles à retenir l'essentiel de l'Évangile : Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Il est le sauveur des hommes. Il est mort pour nos péchés. Par sa résurrection d'entre les morts, il est à jamais vivant et présent ; il communique son esprit à la communauté de ses disciples, c'est-à-dire à l'Église. C'est ce que les théologiens appellent le *kérygme*, le cœur même de la foi chrétienne qui est proclamée par tous ceux qui ont reçu le baptême et professent la

vraie foi.

Autour de ce nœud central, l'Église par ses docteurs et ses saints évêques, a complété et précisé ces données essentielles. Face aux hérésies qui niaient le mystère trinitaire ou la divinité de Notre Seigneur, les premiers grands Conciles ont énoncé et composé ce que nous appelons le symbole de la foi, « symbole » signifiant signe de reconnaissance, vérité qui fait l'unité de l'ensemble du peuple chrétien. Ainsi le symbole de la foi que nous chantons à la messe est appelé symbole de Nicée-Constantinople parce qu'il a été élaboré à la suite des deux premiers conciles œcuméniques : le premier a été célébré en l'an 325 et il fut convoqué par l'Empereur Constantin, peu après la légalisation du christianisme dans l'empire romain. Ce concile voulait affirmer la pleine divinité de Jésus-Christ face à l'hérésie d'Arius. Il proclame que Jésus est consubstantiel au Père, autrement dit qu'il fait Un avec lui. Le concile de Constantinople, réuni en l'an 381, complète notre profession de foi en proclamant que le Saint-Esprit doit être glorifié et adoré comme le Père et le Fils, dont il procède.

Le *Credo* tel que nous le connaissons aujourd'hui a été intégré à la liturgie romaine au XI^e siècle par le pape Benoît VIII à la demande de l'empereur Henri II d'Allemagne. Il n'y a pas à s'étonner du caractère relativement récent de cette intégration. En effet, c'est toute la célébration liturgique qui est comme une grande profession de foi parce qu'elle proclame la foi de l'Église en Dieu et en son action salvatrice en notre faveur, action qui est rendue présente, opérante et agissante justement par la célébration des sacrements. Voilà pourquoi aussi toucher à l'intégrité de la liturgie, c'est remettre en cause l'enseignement même de la foi.

Nous pourrions consacrer une série d'homélies à commenter

le *Credo*. C'est ce qu'ont fait la plupart des Pères de l'Église et les grands docteurs de la foi. Contentons-nous pour l'instant de saisir la structure du symbole. Nous y affirmons tout d'abord l'existence de Dieu qui a tout créé, le monde visible et le monde invisible. Le *Credo* s'attarde ensuite à la deuxième personne de la sainte Trinité, Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous le contemplons d'abord dans le sein du Père, engendré par Lui de toute éternité. Puis nous décrivons l'entrée du Logos dans notre histoire. *Pour nous les hommes et pour notre salut*, il a accepté de prendre nature humaine. Sans cesser d'être ce qu'Il est, il devint dans le sein de Marie ce qu'il n'était pas, nous disent les Pères de l'Église. Pour saluer ce grand mystère de l'incarnation rédemptrice, nous nous mettons à genoux. Puis nous considérons les principales étapes de ce salut : la passion bienheureuse, la mort, la résurrection et l'ascension, en attendant le retour du Christ dans la gloire. Mais le grand don que le Christ ressuscité nous fait, c'est le Saint-Esprit qui est donné à l'Église. D'ailleurs dans une forme primitive du symbole des apôtres, on proclamait : « Je crois en l'Esprit qui est dans l'Église. » C'est ce Saint-Esprit qui nous est communiqué au baptême et qui nous obtient le pardon des péchés. C'est lui qui nous ressuscitera au dernier jour et nous fera entrer dans la vie éternelle.

Ce petit aperçu devrait vous permettre de mieux apprécier et goûter la richesse de la foi de l'Église. Notons pour conclure qu'il existe d'autres formules de profession de foi. Nous connaissons tous le symbole des apôtres que nous récitons quotidiennement en priant notre chapelet. De même, en juin 1968, le pape Paul VI rappela dans un texte magnifique et face aux contestations les plus diverses qui affectaient l'Église elle-même, les vérités fondamentales de la foi. Méditons les premières lignes du symbole de la foi attribué à saint Athanase

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

présence réelle. Luther écrivait en effet au roi Henri VIII : « Si nous triomphons de la messe, nous aurons triomphé complètement du pape ». Dans un sermon prononcé deux ans avant, en 1522, il s'écriait : « Je crains que par la messe il y ait davantage d'idolâtrie qu'il n'y en a jamais eu chez les juifs. »

Le Concile de Trente a confirmé avec autorité la foi catholique à propos du sacrifice de la messe au cours de sa vingt-deuxième session le 17 septembre 1562. Il est rappelé que Jésus le grand prêtre de la nouvelle alliance a offert sa vie en sacrifice sur l'autel du calvaire pour le pardon de tous les péchés. Mais cet événement unique qui a eu lieu à un moment précis de l'histoire humaine doit pouvoir être rendu présent avec son efficacité propre de salut à toutes les époques et pour toutes les communautés chrétiennes. Aussi, déclare le Concile de Trente, le Christ, « parce qu'il ne fallait pas que son sacerdoce fût éteint par la mort, [...] voulu laisser à l'Église, son épouse bien-aimée, un sacrifice qui soit visible comme l'exige la nature humaine. Par là serait représenté le sacrifice sanglant qui devait s'accomplir une fois pour toutes sur la croix, le souvenir en demeurerait jusqu'à la fin du monde, et sa vertu salutaire serait appliquée à la rémission des péchés que nous commettons chaque jour⁸. »

La messe est un sacrifice, mais c'est le même sacrifice qui est offert à l'autel et sur la croix. Seule change la manière de célébrer. Au Golgotha Jésus s'est offert lui-même de façon sanglante. Sur l'autel, il s'offre par le ministère des prêtres, mais cette fois de façon non sanglante, sacramentellement. Comme l'écrivait le cardinal Charles Journet, ce n'est pas le sacrifice qui est multiplié par la multiplication des célébrations, mais bien la présence de l'unique et parfait sacrifice de la croix. Et, à chaque fois, les grâces de pardon, de lumière, de vie chrétienne, de

renouvellement spirituel sont communiquées aux hommes de ce temps.

En effet, parce qu'ils sont assumés par une personne divine, tous les actes humains du Christ ont une valeur infinie, spécialement la plus grande action qu'il ait posée au cours de sa vie terrestre, à savoir sa passion rédemptrice. C'est ce qu'exprime admirablement le *Catéchisme de l'Église catholique* : « Quand son Heure est venue, [Jésus] vit l'unique Événement de l'histoire qui ne passe pas : Jésus meurt, est enseveli, ressuscite d'entre les morts et est assis à la droite du Père *une fois pour toutes*. C'est un événement réel, advenu dans notre histoire, mais il est unique : tous les autres événements de l'histoire arrivent une fois, puis ils passent, engloutis dans le passé. Le Mystère pascal du Christ, par contre, ne peut pas rester seulement dans le passé, puisque par sa Mort il a détruit la mort, et que tout ce que le Christ est, et tout ce qu'Il a fait et souffert pour tous les hommes, participe de l'éternité divine et surplombe ainsi tous les temps et y est rendu présent. L'Événement de la Croix et de la Résurrection *demeure* et attire tout vers la Vie » (N° 1085).

C'est principalement pour la célébration de ce sacrifice que Notre Seigneur a institué, au cours du Jeudi Saint, le sacrement de l'Ordre, afin que l'Église ne manquât jamais de ministres sacrés ayant reçu la grâce et le pouvoir d'offrir le sacrifice eucharistique.

Enfin, le Concile de Trente engage l'infailibilité de l'Église pour établir la parfaite orthodoxie du canon romain, comme témoin inspiré de la Tradition apostolique à propos du sacrifice de la messe : « Comme il convient que les choses saintes soient saintement administrées et comme la plus sainte de toutes est ce sacrifice, pour qu'il soit offert et reçu avec dignité et respect, l'Église catholique a institué, il y a de nombreux siècles, le saint

canon si pur de toute erreur, qu'il n'est rien en lui qui ne respire grandement la sainteté et la piété et n'élève vers Dieu l'esprit de ceux qui l'offrent. Il apparaît clairement, en effet, qu'il est fait soit des paroles mêmes du Seigneur, soit des traditions des apôtres et des pieuses instructions des saints pontifes⁹. »

Ce rappel magistériel étant fait, nous pouvons aborder l'étude des différentes prières qui constituent le canon romain.

Pendant le chant du Sanctus, le prêtre commence donc le canon de la messe. Il s'incline d'abord profondément puisqu'il entre dans le saint des saints de la liturgie romaine. Il demande au Dieu très clément d'accepter et d'accueillir l'offrande de son propre Fils, afin, en échange, de faire tout d'abord à l'Église le don de la paix, de la sécurité et de l'unité. Pour cela le prêtre demande la bénédiction divine sur la personne du pape, de l'évêque du lieu et sur tous les fidèles qui ont à cœur de professer la foi catholique et apostolique. Deux choses méritent d'être soulignées. D'une part, c'est la seule fois dans la liturgie où l'on donne à Dieu le titre de très clément ou *clementissime*. C'est pour nous l'occasion de nous rappeler que nous nous adressons à un Père plein de tendresse et de miséricordes pour ses enfants. D'autre part, ce qui rend notre offrande acceptable et agréable à Dieu, c'est non seulement sa propre bonté, mais aussi parce que cette offrande est faite par le Christ lui-même, le Fils bien-aimé, en qui le Père a mis toutes ses complaisances.

Puis se place la prière du *Memento*, « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes... » La messe est offerte pour la gloire de Dieu, pour notre bien spirituel et pour celui de toute l'Église. Mais elle est aussi offerte à des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pourquoi, encore une fois, nous nous appuyons sur l'intercession de la Très sainte Vierge Marie et des saints apôtres pour demander à Dieu le don de sa paix, cette paix qui nous délivre du mal et qui éloigne de notre âme le trouble et l'inquiétude. La paix, telle que Jésus nous la donne, est le signe de la présence en nous du Saint-Esprit.

En disant ces dernières paroles, le prêtre fractionne l'hostie et il laisse tomber une parcelle dans le calice, tout en formant à voix haute et pour tous les fidèles le vœu de la paix : *pax Domini sit semper vobiscum*. Autrement dit, le don de la paix est le fruit du sacrifice de Jésus en croix, puisque par lui, nous sommes libérés du péché qui constitue justement le seul obstacle entre Dieu et nous. De la fraction du pain, jaillit le don de la paix véritable.

Le fait pour le prêtre de réunir les deux espèces, le pain et le vin, signifie que nous communions au corps ressuscité du Sauveur, car selon la symbolique biblique, l'âme est dans le sang, qui retrouve ainsi symboliquement le corps. La consécration réalise la présence du sacrifice de Jésus, mort pour nos péchés, cette mort étant symbolisée par la séparation du corps et du sang. Mais avant la communion, le corps et le sang sont à nouveau réunis comme pour signifier la résurrection et la glorification du Christ en sa chair périssable, devenue immortelle, vivante éternellement et vivifiante pour le salut de tous les hommes.

Les trois prières qui suivent et qui sont prononcées en silence s'adressent non plus au Père, comme la plupart des prières liturgiques, mais bien au Fils lui-même. Voilà pourquoi le prêtre les dit non pas les bras étendus, mais les mains jointes sur l'autel. Il s'adresse à Celui qu'il va recevoir sacramentellement dans quelques instants. Il supplie d'abord le Christ d'accorder à l'Église la grâce de la paix et de l'unité. En effet, d'après saint

Thomas d'Aquin, le fruit le plus excellent de l'Eucharistie, le don suprême que Jésus communique au cours de la messe n'est pas d'abord la sanctification de chaque fidèle, mais bien l'unité de toute l'Église. Les deux prières qui suivent, comme toutes les « apologies » de la messe, concernent plus directement le prêtre lui-même, mais il n'est, bien évidemment, pas interdit aux fidèles de s'y unir. Le ministre demande donc à être délivré du péché et du mal, et pour cela de rester fidèle aux commandements de Dieu, afin de n'être jamais séparé du Christ. « Ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous ! » Quelle belle prière d'action de grâce et de demande que nous pouvons faire après la communion !

La prière suivante, la dernière prononcée par le prêtre avant la communion, rappelle aussi la gravité de cette démarche, et l'importance de communier. Retenons l'importance, pour le bien de notre âme, de cette ultime préparation à la communion afin que l'Eucharistie soit vraiment pour chacun d'entre nous promesse véridique de résurrection et force de salut dans les combats du quotidien.

20. Chant de l'*Agnus Dei*

Juste avant la communion, la schola entonne le chant de l'*Agnus Dei*. Or ce chant liturgique est d'une grande richesse spirituelle et doctrinale que nous allons approfondir ici.

Historiquement cette prière liturgique, qui accompagnait la fraction, semble avoir été fixée en sa forme actuelle par un pape originaire de Syrie, saint Serge I^{er} qui régna de 687 à 701. Mais voyons maintenant la signification de cette invocation.

Notre Seigneur est désigné par saint Jean-apôtre comme l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde (Jn 1, 29). Déjà le prophète Isaïe présente le Serviteur de Dieu comme un agneau muet que l'on mène à l'abattoir (Is 53, 7), celui-là même qui meurt pour obtenir le pardon des péchés d'Israël. De même, Lorsque Dieu prit l'initiative de sauver son peuple Israël d'une mort certaine en Égypte, il lui prescrivit de sacrifier un agneau et de marquer de son sang le linteau des portes afin d'être épargné par l'ange exterminateur qui cette nuit-là frappa les premiers-nés de toute l'Égypte (Ex 12). C'est donc par le sang de l'agneau que les israélites ont été sauvés de l'esclavage d'Égypte et de l'extermination.

Cet oracle du prophète comme ce rite liturgique de l'Ancien Testament dont les juifs célèbrent encore aujourd'hui le mémorial chaque année, ont valeur d'annonce, de préfiguration du sacrifice du Christ. C'est lui l'agneau pascal dont le sang répandu sur le bois de la croix nous sauve de la mort, conséquence logique et inéluctable de nos péchés. Le livre de l'Apocalypse présente un agneau tout à la fois immolé ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1985.

- ◆ Domenico SARTORE et Achille M. TRIACCA (sous la direction de), *Dictionnaire encyclopédique de la liturgie*, adaptation française sous la direction d'Henri Delhougne. 2 volumes, Brepols, Luxembourg, 1992, 2002.
- ◆ UN MOINE BÉNÉDICTIN, *Découvrir la messe*, Éditions Sainte-Madeleine, Le Barroux, 1996.

Table des matières

Avant-propos

1. Introduction générale
2. L'histoire du rite romain
3. L'assemblée liturgique
4. Les différents ministres et la préparation
5. La procession d'entrée
6. L'aspersion
7. *L'introït* et les prières au bas de l'autel
8. Le *Kyrie* et le *Gloria*
9. La salutation et la collecte
10. La lecture de l'épître
11. Le graduel et l'alléluia
12. La proclamation de l'Évangile
13. La prédication
14. Le chant du *Credo*
15. L'offertoire
16. La préface et le *Sanctus*
17. Le canon
18. Le *Pater*

19. La préparation à la communion
20. Chant de l'*Agnus Dei*
21. La manière de communier
22. La présence du Christ dans l'Eucharistie
23. Rites de conclusion et dernier Évangile

Conclusion

Éléments bibliographiques

Achévé d'imprimer en mars 2012
Pour le compte des éditions ARTÈGE
par SARL Pulsio, 75 018 Paris